SAINT - LUC MEDICAL

SOMMAIRE

N° 2 - 1984

Société Médicale Belge de Saint-Luc

(Association sans but lucratif)

Président général : Prof. Dr. Lederer

Secrétariat général : avenue de l'Yser 19 - 1040 Bruxelles

Tél. : 735.36.02

C.C.P. : 000-0321178-11

Société de St. Luc de Bruxelles. Dr. J. Sacré - Av. d'Huart 130 a - 1950 Kraainem

Société de St. Luc de Charleroi. Dr. Dercq G. - rue de l'Industrie 1 - 6100 Mont-sur-Marchienne.

Société de St. Luc de Liège. Dr. P. Olfers - rue E. Solvay 58 - 4030 Grivegnée.

Société de St. Luc de Mons. Dr. Orban - rue Masquelier 39 - 7000 Mons.

Société de St. Luc de Namur. Dr. F. Jonard - rue Blondeau 5 - 5000 Namur.

Société de St. Luc de Tournai. Dr. Hamoir - rue du Champge 13 - 7500 Tournai.

Medicus Mundi

Secrétariat Général : Avenue de Woluwé St Lambert 78 - 1200 Bruxelles
Téléphone : 736.18.31 — C.C.P. 000-0038082-58

Avec la permission de Monsieur le Cardinal Danneels, Archevêque de Bruxelles-Malines, avec l'autorisation du docteur J.L. Fagnart, président en 1983 du Club Médical de Bruxelles, nous publions la très belle conférence faite le 8 décembre 1983 à l'occasion du centenaire du Club Médical dans la Chapelle de la clinique Sainte-Anne à Bruxelles.

Cette conférence a paru entretemps dans un livre intitulé « Transmettre la Foi aujourd'hui » aux éditions « Le Centurion » à Paris. C'est avec l'accord de cette maison d'édition que se fait cette publication.

Foi chrétienne et blessure de l'homme contemporain

Par le Cardinal Godfried DANNEELS
Archevêque le Malines-Bruxelles

Aujourd'hui, comme de tout temps, le Seigneur ne cesse de parler à son peuple. Car il l'aime. Il est un Dieu d'amour et de miséricorde. Voici ce que dit le Seigneur par la bouche de son prophète: « Où faut-il encore vous frapper, vous qui persistez dans la rébellion? Toute tête est malade, tout cœur exténué. De la plante des pieds à la tête, rien d'intact: blessures plaies, meurtrissures récentes, ni nettoyées, ni bandées, ni adoucies avec de l'huile. ... La fille de Sion va rester comme une cabane dans une vigne, comme un abri dans un champ de concombres, comme une ville sur ses gardes » (Esaîe 1, 5-6.8). Oui, l'humanité et l'Eglise de cette fin de siécle — c'est-à-dire nous tous — nous portons des blessures. A peine faut-il avoir le regard d'un prophète pour s'en apercevoir. Mais le même Esaïe nous montre le thérapeute, Celui qui peut guérir tous nos maux. « Le Serviteur, homme de douleurs, familier de la souffrance, tel celui devant qui l'on cache son visage, oui méprisé, nous ne l'estimions nullement. En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, ce sont nos douleurs qu'il a supportées. Mais lui, il était déshonoré à cause de nos révoltes, broyé à cause de nos perversités: la sanction, gage de paix pour nous, était sur lui et *dans ses plaies se trouvait notre guérison* » (Esaïe 53, 3-5).

Notre siècle est blessé, peut-être plus que toute autre époque de l'histoire. Sa fièvre n'est pas seulement celle du corps; c'est aussi une fièvre de l'esprit et de l'âme. « Toute tête est malade, tout cœur exténué » (Esaïe 1, 5). Plus que jamais notre monde est à la recherche de ce « serpent d'airain fixé à une hampe » (cf. Nombres 21, 9), pour avoir la vie sauve. Or, le christianisme s'avère de plus en plus être la seule thérapeutique, capable de guérir l'homme et la société contemporaine. La foi guérit. C'est d'ailleurs le cri par lequel Jean-Paul II a inauguré son pontificat: « N'ayez pas peur d'accueillir le Christ et d'accepter son pouvoir. ... N'ayez pas peur! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ. ... N'ayez pas peur! Le Christ sait 'ce qu'il y a dans l'homme!' Et Lui seul le sait(1))! »

La foi chrétienne, à quoi sert-elle?

La foi, à quoi sert-elle? C'est une question qui vit dans le cœur de beaucoup, même si elle ne monte pas toujours jusqu'aux lèvres. Un grand nombre de nos contemporains, surtout en Occident, ont déjà répondu à cette question: la foi ne sert à rien.

Certes, il se pourrait que cette réponse ne soit pas définitive; elle n'en est pas moins claire. Pour beaucoup d'hommes et de femmes de ce siècle, la foi n'apporte rien qui puisse satisfaire leurs besoins de tous les jours. Pour l'homme occidental, dans la large majorité des cas, la foi chrétienne — comme toute religion d'ailleurs — n'apporte ni le bonheur, ni la solution de nos problèmes, la guérison ni du corps, ni du cœur.

Et pourtant, il y a cette réponse toute simple d'une paysanne à cette question qu'on lui posait dans une enquête, faite voici quelques années: « La religion, disait-elle, sert à rendre heureux, ou elle ne sert à rien. »

Croire est une source de bonheur et la religion peut être une cure d'oxygène pour l'homme, profondément thérapeutique, pour la culture et la société.

Je me rends compte du caractère abrupt et même osé de cette affirmation. Elle suscitera des résistances; chez certains elle pourrait même causer de nouvelles blessures. Car à notre époque, que de guérisseurs du corps et de l'âme! Et que de déceptions! On comprend la méfiance de l'homme contemporain.

Mais je ne reprends pas mon affirmation. La guérison de l'homme dans sa totalité — corps, cœur et âme — fait partie du noyau même du message de Jésus. «... Parcourant toute la Galilée, il enseignait dans leurs synagogues, proclamant la Bonne Nouvelle du Règne, et guérissait toute maladie et toute infirmité parmi le peuple... et on lui amena tous ceux qui souffraient, en proie à toutes sortes de maladies et de tourments: démoniaques, lunatiques, paralysés; il les guérit » (Matthieu 4, 23 s.).

La foi ne se réduit évidemment pas à ses vertus thérapeutiques. elle introduit aussi dans le monde invisible de la grâce. Mais la grce a ses prolongements dans le champ du visible et du sensible. Elle n'est jamais étrangère à l'aventure du corps de l'homme. Elle peut le guérir maintenant comme du temps de l'Église naissante.

Le rapport entre foi chrétienne et santé de l'homme est un thème fort développé dans la littérature contemporaine. Le nombre de publications consacrées à ce sujet ne fait qu'augmenter. Voici ce qu'écrit un auteur néerlandais, Han Fortmann: « Au début de ce siècle, le sujet apparaît à peine dans la ittérature; en 1945, l'un ou l'autre auteur commence à en parler; de nos jours, les publications sont innombrables. Des termes comme santé spirituelle, hygiène mentale et le vocabulaire psychothérapeutique tout entier appartiennent désormais au langage de l'écolier moyen(2). »

Mais la foi serait-elle si thérapeutique que cela? En effet, il ne manque pas de faits dans l'histoire humaine qui pourraient suggérer le contraire. Les héros de la foi et de la sainteté n'ont pas été toujours des modèles d'équilibre psychique. Que l'on pense à Syméon le Stylite, vivant pendant plus de quanrante-cinq ans sur une colonne dans le désert syrien; à François d'Assisse qui, poussé par l'élan d'un irrésistible amour, baise un lépreux à une époque où toute contagion était fatale; à Philippe Néri qui ne craignait pas le ridicule; à saint Benoît Labre — mort voici tout juste deux siècles cette année — qui n'était certainement pas un modèle d'hygiène; à Charles de Foucault, parcourant les rues de Nazareth et poursuivi par les enfants qui se moquaient de lui et lui jetaient des pierres; il considérait comme un honneur de pouvoir souffrir pour le Christ. Était-il masochiste? Tout le monde sait que saint Jérôme, un des grands saints et savants de l'Antiquité chrétienne, était réputé pour être un des caractères les plus difficiles de son époque; sa lettre au jeune Augustin d'Hippone, qui lui avait envoyé en hommage un de ses premiers écrits, enlève tous les doutes à ce sujet. Il y a Thérèse de Lisieux qui, à douze ans, éclata en larmes parce que son soulier était resté vide un soir de Noël. Le P. Bruno, pendant longtemps rédacteur en chef des *Études carmélitaines,* cite ce mot terrible de Hildegarde von Bingen: « Dieu n'habite pas les corps bien portants. » Y a-t-il donc quelque chose qui ressemblerait à une névrose ecclésiogène? La

sainteté se construit-elle sur les ruines de la santé physique ou psychique? Et qu'on ne dise pas que ce sont les supérieurs qui favorisent cet état de choses par leur sévérité. Souvent c'est le candidat à la sainteté lui-même qu'il faut arrêter sur le sentier rude de l'ascèse. Car le reniement dont parle l'Évangile ne pourra être une mutilation de l'homme; c'est un dépassement de soi dans l'amour et dans la joie. Et pour se dépasser, ne faut-il pas s'accepter soi-même d'abord paisiblement.

Même si, au cours de l'histoire de la sainteté chrétienne, certains saints sont passés par les sentiers abrupts d'une austérité corporelle exagérée, la grande tradition de la sainteté chrétienne n'est pas passée par là. La joie qui imprègne le récit de la création dès la première page de la Bible et le fleuve d'optimisme qui traverse toute la Bible aboutissent à Jésus qui guérit le paralytique en même temps qu'Il lui pardonne ses péchés: guérison et rémission des péchés, voilà les deux faces d'une même réalité (cf. Matthieu 9, 1-8). D'ailleurs le terme latin: *salus,* signifie guérison, bien-être, achèvement; et la racine germanique «heil» est la base de l'adjectif «*heel*», qui veut dire: entier, sans défaut, complet. La foi achève l'homme jusque dans les fibres les plus profondes et les zones les plus cachées de son être. Elle redonne à l'homme sa perfection; elle le rend vraiment lui-même. Dans la première lettre aux Corinthiens, Paul écrit ce texte surprenant: «Celui qui mange et boit sans discerner le corps du Seigneur mange et boit sa propre condamnation. Voilà pourquoi il y a parmi vous tant de malades et d'infirmes et qu'un certain nombre sont mors» (1 Corinthiens 11, 30). Certes, ce texte doit être interprété, mais pas au point qu'on lui fasse dire exactement le contraire de son sens littéral. D'ailleurs dans un grand nombre de prières après la communion, l'Église n'hésite pas à demander «la guérison du corps et de l'âme par la communion au corps et au sang du Seigneur». Guérison et sacrement enfin sont inséparables dans la théologie de l'onction des malades comme dans sa liturgie. Celle-ci se réfère d'ailleurs au fameux passage de la lettre de saint Jacques: «L'un de vous est-il malade? Qu'il fasse appeler les anciens de l'Église et qu'ils prient après avoir fait sur lui une onction d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le patient; le Seigneur le relèvera et, s'il a des péchés à son actif. il lui sera pardonné» (Jacques 5, 14 s.). Archaïsme? Régression? Ou réalité cachée et passée sous silence par un rationalisme théologique?

Terminons par un témoin peu suspect, Gustav Jung. Il écrit: «Lorsque l'un de mes patients est catholique pratiquant, je lui conseille sans exception d'aller se confesser et de communier. ... Pour les protestants ce n'est pas si facile, le dogme et le rituel étant devenus plus pâles au point d'avoir perdu dans une large mesure leur efficience. Je suis absolument convaincu qu'un grand nombre d'hommes devraient être membres de l'Église catholique, parce qu'ils s'y sentiraient vraiment chez eux.» Certes, Jung n'est pas infaillible et il se tient strictement sur un plan thérapeutique et pragmatique. Il se refuse d'ailleurs à se prononcer sur la question de la vérité théologique du catholicisme. C'est un simple constat de grand psychologue. Retenons donc qu'il est faux de dire que tout dogme amène au dogmatisme et tout rite au ritualisme. Dogme et rituel peuvent être profondément thérapeutiques pour l'homme qui cherche à se situer dans un monde ébranlé. Ceci vaut d'ailleurs aussi sur le plan de la civilisation, de la culture et de la société.

Une nouvelle névrose?

Le psychiatre hollandais J. Van den Berg écrit: «Il est presque sûr que les perturbations névrotiques ne se rencontraient guère en Europe avant le XVIIIe siècle. Avant 1733, il n'y a pas de livre de médecine qui fasse mention de névroses. Or, si elles avaient existé, leur existence aurait été facilement repérable par le médecin moyen. Même une personne non qualifiée aurait pu les remarquer sans difficulté. Mais on n'en trouve pas de trace. Certes, il ne manquait pas de personnes compliquées ou bizarres. Le person-

nage de Hamlet chez Shakespeare et certains personnages dont le caractère et la psychologie sont relativement compliqués n'est pas un névrotique pour autant.»

A partir de cette époque, la situation s'est renversée. Névroses et maladies psychiques envahissent notre société comme une épidémie; tout le monde en parle; leur accompagnement médical est devenu une charge importante pour notre société occidentale.

Quelque chose a donc changé. Mais quoi? Voici une hypothèse. Je l'emprunte à ce même Van den Berg. Avant le XVIIIe siècle, l'homme européen vivait dans un univers harmonieux, il se situait à l'intérieur d'un réseau de relations bien intégrées. Sa relation à Dieu, à l'univers, au cosmos, ses rapports avec les hommes et la société, avec lui-même, étaient bien définis. Tout avait sa place et il y avait une place pour tout. Il y avait un cadre de référence solidement établi et la religion en était le ciment. Les règles du jeu en religion — si 'lon peut s'exprimer aussi —, en morale et en politique étaient bien fixées et acceptées.

A partir du XVIIIe siècle, les choses ont changé. Beaucoup d'auteurs parlent d'un «refoulement de la sexualité et de l'agressivité» chez l'homme des Temps modernes. D'où la naissance d'un nombre considérable de névroses, identifiées plus tard par la psychanalyse. De là, disent-ils, vient cette tristesse en l'Occident.

Il est indéniable que ce refoulement a été la cause dun certain nombre de névroses chez l'homme en Occident. Les études et la pratique clinique de ce qu'on appelle la psychanalyse ont contribué beaucoup à la guérison de l'homme et elles continueront à le faire. Personne ne niera l'importance de ce travail d'intégration des pulsions vitales dans la conscience claire, pour les faire servir à l'épanouissement de l'homme.

Mais depuis lors, la sexualité et l'agressivité ont fait un *come back* spectaculaire: ce qui était jusqu'à une époque très récente objet d'un refoulement inconscient s'est métamorphosé en une véritable nourriture terrestre obligatoire pour tous. La sexualité a perdu son mystère pour devenir un érotisme souvent commercialisé. L'agressivité débouche dans une violence qui aveugle et détruit souvent sans motif apparent. Les deux sœurs exilées de jadis nous sont revenues comme des jumelles. Elles sont omniprésentes. *Des Guten zuviel!*

Or, si la sexualité et l'agressivité ne sont plus bannies de la conscience claire, si elles ne sont plus refoulées, si donc cette cause apparente de nos névroses a disparu, pourquoi ne nous portons-nous pas mieux? Car personne ne dira que l'homme occidental contemporain est un homme heureux. Certes, il y a la crise économique qui est rélle et il reste les maladies qui malgré le progrès médical réapparaissent toujours sous de nouvelles formes. Mais n'y a-t-il pas plus? Pourquoi l'homme occidental bien portant et vivant dans des conditons de vie assez confortables est-il si «gentiment malheureux»? Sur toute la civilisation occidentale plane cette brume légère et presque souriante de la mélancolie. La névrose est donc toujours là, elle reste! La libération sexuelle et agressive de l'homme ne guérit pas. Pourquoi? D'où la souffrance discrète et civilisée de l'homme contemporain.

Voici l'hypothèse de Van den Berg. Nous avons «refoulé» une autre composante de notre existence humaine de la conscience claire dans le subconscient. Comme ce fut le cas de la sexualité et de l'agressivité, nous avons refoulé le sens de Dieu et du transcendant. Quel silence autour de Dieu à notre époque? Dans la vie courante, à table, au travail, dans la société, en un mot là où l'homme vit ses grands choix, on ne parle jamais de Dieu. Tout le domaine du religieux, de la foi, de Dieu, le domaine de la «spiritualité» est banni de la vie quotidienne, relégué en marge de l'existence; le problème de la chute et de la rédemption, de la vie et de la mort: qu'en fait-on?

C'est tout le secteur spirituel qui est refoulé maintenant. Le résultat est le même: une nouvelle névrose, celle du silence autour de Dieu. Voilà donc notre blessure profonde. L'homme contemporain refoule ce sens du transcendant qui précisément le constitue dans son humanité. Car la relation à Dieu est constitutive de l'homme. L'homme dépasse infiniment l'homme, selon le mot de Pascal. Un humanisme athée, si noble soit-il, ne pourra saisir toutes les richesses de l'homme. L'homme y est comme « un torse grec, sans tête, sans bras, sans jambes, divin fragment qui chante l'hymne de la forme pure » (Théophile Gauthier). Il ressemble à ces statues de Michel-Ange, à moitié achevées qui aspirent à sortir du marbre et à être libérées. Ainsi l'homme sans Dieu: il est incompréhensible dans sa richesse profonde. Certains de nos contemporains s'en doutent: en pleine crise du sens, ils entre-voient l'aurore. André Malraux n'a-t-il pas dit que le vingt et unième siècle sera métaphysique et religieux. Ne serait-ce pas là la névrose de notre époque: cette conspiration du silence autour de Dieu? Si nous voulons guérir, ne faudra-t-il pas recommencer à nommer Dieu tout haut, à parler de Lui et à Lui rendre grâces?

Nous souffrons tous dans ce domaine de la spiritualité; et nous en portons lès traces. Celui qui souffre en ce domaine n'est pas malade dans son corps. Mais il lui manque la joie toute simple: il est « gentiment triste ». La nouvelle névrose est spirituelle. C'est là qu'il faut guérir.

Lorsque le père s'en va, les enfants ont froid

La réalité fondamentale que Jésus vient révéler aux hommes est celle de la paternité de Dieu, d'un Dieu d'amour qui est Père. Déjà l'Ancien Testament parle de Dieu comme d'un Père: Père du peuple, du Roi, des justes. Mais il n'en reste pas moins vrai que cette révélation du Père est la mission propre de Jésus et constitue le cœur même du Nouveau Testament. Les premiers auteurs chrétiens ont conservé le mot « Abba-Père », comme ils l'avaient recueilli de la bouche de Jésus; ils n'ont pas trouvé nécessaire de le traduire. Même saint Paul, qui n'a jamais connu le Christ dans la chair, a conservé ce mot, tellement il était propre à Jésus (Romains 8, 15; Galates 4, 6).

Les études psychologiques nous ont montré la structure et le caractère constitutif des liens avec le père dans la geneśe de l'homme; elles en ont décrit la pathologie. L'homme, en effet, a été souvent profondément marqué, même blessé en ce domaine. Il n'est pas facile pour un enfant d'atteindre l'âge adulte, ayant trouvé une relation au père qui soit libératrice et épanouissante. Ceci vaut d'ailleurs autant pour la genèse de l'humanité tout entière. Depuis le début des Temps modernes, la relation au Dieu, Père de l'humanité, souffre violence. Et la dépendance filiale de Dieu vécue par la religion se voit taxée de régression pathologique. Et il est indéniable que la religion elle aussi connaît sa pathologie: un Dieu-Père peut écraser les fils. L'homme se tourne alors vers la rébellion; il voudra s'émanciper de ce lien oppressif qui le lie à un Dieu oppresseur. Pour ceux qui sont plus faibles, la religion tournera à l'angoisse. Nietzsche a vécu ce drame. Il en a conclu que l'accès de l'humanité à l''âge adulte implique la mort de Dieu. Depuis lors, la mort de Dieu est devenue un thème classique en Occident.

L'époque que nous vivons a éliminé Dieu dans une large mesure de la culture, de la pensée, de la société. Des générations entières ont combattu l'idée même de l'existence de Dieu. L'épanouissement de l'homme, le progrès de la civilisation étaient à ce prix. Il n'y a pas de place pour deux rois de l'univers: Dieu et l'homme. On a tiré le rideau du ciel, bouché tous les trous du firmament, oublié l'envers du décor. Dieu était mort, l'homme pouvait naître. Désormais la route qui mène au bonheur était devant nous, largement ouverte.

Mais tout cela s'est-il vérifié depuis lors? L'homme est-il devenu vraiment plus épanoui, plus heureux, plus humain, après cette longue période d'athéisme, imposé ou librement recherché?

Au contraire, l'homme a perdu son âme; le monde est devenu froid. Lorsque le Père s'en va, les enfants ont froid. Quand Dieu disparaît, les hommes cherchent d'autres sources de chaleur. Mais où les trouver? Car il n'y a plus de Père et nous sommes tous orphelins. Voici un texte prophétique. Il est tiré du livre *L'adolescent* de Dostoïevski, écrit il y a presque cent cinquante ans, à l'aube de ce siècle d'humanisme athée: « Les hommes, écrit-il, devenus orphelins, se serreraient aussitôt les uns contre les autres, plus étroitement et plus affectueusement; ils se prendraient les mains, comprenant que désormais ils sont tout les uns pour les autres. Alors disparaîtrait la grande idée d'immortalité, et il faudrait la remplacer; tout ce grand excès d'amour pour Celui qui était l'immortalité se détournerait sur la nature, le monde, les hommes, chaque brin d'herbe. ... Ils s'éveilleraient et se hâteraient de s'embrasser les uns les autres, se dépêcheraient d'aimer, sachant que leurs jours sont éphémères et que c'est tout ce qui leur reste. Ils travailleraient les uns pour les autres; et chacun donnerait tout à tous et par là serait heureux. Chaque enfant saurait et sentirait que tout homme sur terre lui est un père et une mère. »

Oui, quand le père disparaît, les enfants grelottent de froid. Que Dieu s'en aille et nous voici en plein hiver. Toute notre civilisation est comme refroidie; l'amour aussi. Le contact entre les races et les langues s'est raidi; il y a si peu de solidarité, de chaleur dans la société; il n'y a que le bruit sourd et métallique du conflit ou le silence de la méfiance. Nous sommes comme des oiseaux en hiver. En attendant, nous nous rassemblons autour des rares sources de chaleur, ces derniers endroits retranchés de notre civilisation, où il reste un peu de flamme sous les braises; ce sont l'amour et la fête, souvent poussés au paroxysme de la fièvre érotique ou de l'orgie. Mais tout cela ne nous rend pas la chaleur. Les feux sont éteints au propre comme au figuré. Où donc est le soleil? Où donc est Dieu? Car sans Lui tout feu n'est qu'un feu de paille: il ne dure qu'un instant, pas de quoi réchauffer vraiment les enfants.

Lorsque le soleil disparaît, l'homme change. Toutes nos relations changent, même celles qui nous relient à la nature; les plantes et les animaux se font soudain l'objet d'une immense tendresse écologique. Nous essayons de reconstituer la nature. D'abord violentée, elle reçoit maintenant de nos mains un semblant d'ordre; c'est le jardin japonais: deux cerisiers, trois cailloux dans une flaque d'eau et quelque part le bruit rassurant d'une fontaine. Mais tout cela ne nous réchauffe pas ni ne guérit notre solitude.

Il faut trouver autre chose. Oui, il faut retrouver l'enfance et la relation filiale au Père. Et c'est possible. De cette affirmation de soi prométhéenne à l'aurore de l'âge adulte de notre civilisation peut émerger une seconde naïveté, une spontanéité reconquise. Cette seconde enfance ne sera pas identique à la première, car elle aura passé par l'âge de la critique. Elle sera autre. Mais elle retrouvera la joie et la simplicité de l'enfance, enrichies cette fois des fruits de la souffrance. Jésus dit: « Si vous ne *devenez* pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume » (Matthieu 18, 3). La véritable enfance est donc devant nous, il faut la demander, l'accueillir comme une grâce. Voilà ce qui peut nous guérir: le sens de notre filiation divine, retrouvé, l'entrée dans une seconde enfance, le passage de la science à la sagesse, de la tête au cœur.

Redécouvrir Dieu comme un Père et entrer avec le Christ dans cette expérience filiale, c'est cela la foi chrétienne et elle est profondément thérapeutique pour notre

civilisation. En Occident, la croissance incontrôlée du moi s'est développée en cancer. Le sens de Dieu est entré en crise et par le fait même l'homme a perdu son identité et sa joie. Car toute atteinte portée à Dieu blesse l'homme dans sa nature profonde. Elle rend triste.

Le texte de Dostoïevski est prophétique encore sur un autre point. Il semble suggérer que l'absence du Père commun se traduit par une recherche frénétique de fraternité et de cohésion parmi les enfants orphelins. La disparition de la dimension verticale aboutit à une exaltation des relations horizontales. La chaleur du soleil doit être remplacée par la chaleur du nid. En effet, depuis la disparition de Dieu, jamais on n'a assisté comme aujourd'hui à une telle recherche de communication, de solidarité, de planification de la société et du monde. Le « nous » engloutit le « moi » sous prétexte de le sauver ou de le protéger. Cette recherche fiévreuse de toutes formes de communautés, grandes et petites, serait-elle si étrangère à l'effacement du Père? La fraternité universelle est-elle possible en l'absence d'un Père commun? L'ignorance du Père oblige les hommes à se prouver les uns aux autres qu'ils appartiennent à la même famille. C'est une preuve à fournir à chaque instant.

Être acceuilli tel qu'on est l'amour et la miséricorde

Voici le cœur du message évangélique. Et le secret de la guérison. C'est l'apôtre Jean qui parle dans sa première lettre: « Voici ce qu'est l'amour: ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est Lui qui nous a aimés le premier et qui nous a envoyé son Fils en victime d'expiation pour nos péchés » (1 Jean 4, 10). En devenant homme, Dieu nous a acceptés tels que nous sommes, avec notre histoire, faite de chutes et de redressements. Nous n'avons pas besoin de nous tenir sur la pointe des pieds pour mériter l'amour de Dieu. Il ne regarde pas nos talents, nos qualités, ni notre bonne volonté pour nous aimer: Il nous aime gratuitement.. Il épouse l'humanité pauvre en disant à chacun d'entre nous: « Je veux te recevoir comme épouse: je veux te respecter et t'aimer, aux bons comme aux mauvais jours, je veux t'aimer pour toute l'éternité. » Par l'incarnation se manifeste cette source de guérison pour les hommes: Dieu les accepte tels qu'ils sont afin de pouvoir les aimer pour toujours.

Dieu nous accepte tels que nous sommes. Voilà ce qui peut nous guérir. Notre époque est marquée par un immense manque d'acceptation. « Ah! si tu pouvais déchirer tes cieux et descendre jusqu'à moi » (cf. Esaïe 63, 56). Ce cri du peuple dans les ténèbres adressé à son Dieu: chaque mari le répète à sa femme, chaque femme à son mari, chaque enfant à son père et à sa mère, chaque parent à son enfant. Être accepté et accepter l'autre, n'est-ce pas là la grande thérapie pour notre époque?

Accepter son conjoint qui vit sous le même toit. Au début d'une vie à deux, l'on peut penser: mon conjoint est comme moi, il est mon image, mon second moi, un autre moi-même. Il me ressemble en tout; il pense comme moi et il sent comme moi. Mais tout change si vite. Le conjoint est différent: il est tout autre; il est un peu comme Dieu. Il me demande de l'accepter tel qu'il est. Il me dit: « Ah! si tu pouvais déchirer tes cieux pour venir jusqu'à moi. Prends-moi tel que je suis, accepte-moi; ne m'oblige pas de me tenir toujours sur la pointe des pieds, m'efforçant de te plaire. Car je suis autre. »

Personne n'est plus étonnamment autre que l'enfant. Il est le fruit du couple, mais il est tout autre. Dans un premier temps, l'enfant lui aussi est aux yeux de ses parents comme leur second moi, leur image parfaite. Mais, de jour en jour, l'enfant se révèle tout autre et sa demande devient plus presante: « Prenez-moi donc tel que je

suis. Aimez-moi non parce que je vous ressemble. Aimez-moi pour ce que je suis. Mettez-moi au monde une seconde fois. Car il y a une double paternité et maternité et une double naissance. » Lors de la première, l'homme et la femme s'approprient la parole biblique : « J'ai engendré mon semblable avec l'aide du Seigneur » (cf. Genèse 4, 1). Ils aiment leur enfant à cause de cette ressemblance. Mais il est une seconde paternité et maternité : celle qui accepte l'enfant pour lui-même, tel qu'il est, différent et autre. Tout enfant est engendré une seconde fois lorsque ses parents l'acceptent dans son altérité. Cet enfant qui est pourtant chair de notre chair et sang de notre sang est si différent de nous. Des milliers de familles vivent ce paradoxe dans la souffrance. L'enfant dit à ses parents : « Vous m'avez donné la vie une première fois, devenez mon père et ma mère une seconde fois. Car je suis différent. » Et inversement. Des milliers de parents disent à leurs enfants : « Sans doute ne sommes-nous pas tels que vous l'auriez souhaité. Nous aussi, nous sommes autres ; nous avons pris de l'âge, nous sommes différents. Prenez-nous tels que nous sommes et devenez nos enfants une seconde fois. »

Il y a l'enfant sans voix. Celui qui n'est pas encore né, ni en état de se défendre. Mais il est là, annoncé, peut-être inattendu. Il est si silencieux. Mais il crie d'autant plus fort : « Accepte-moi. Donne-moi un nom. Prends-moi tel que je suis. Je suis ton enfant. »

Enfin, il y a les étrangers dans nos villes. Eux aussi ne cessent de nous crier : « Ah ! si vous pouviez déchirer vos cieux pour venir jusqu'à nous ! Acceptez-nous tels que nous sommes ! »

Dans un monde qui souffre tant du manque d'accueil, de réconciliation et d'amour, la foi chrétienne peut être profondément thérapeutique. Elle seule peut instaurer une civilisation d'amour sur le modèle dont Dieu nous aime. Cet amour de Dieu est réaliste : il ne part pas des qualités de l'homme aimé ; il l'aime gratuitement, créant lui-même les qualités qu'il voudrait voir présentes dans l'être aimé. Certes, l'Évangile nous dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » ; et « même si vous avez fait tout ce qu'il fallait, considérez-vous comme des serviteurs inutiles ». Il pose donc des exigences radicales. Mais il est non moins vrai que ce que Dieu nous demande, Il commence à nous en faire don. Il *ordonne* et Il *donne*. Il fait même plus : Il *pardonne,* si nous ne répondons pas à ses exigences. Dieu seul est capable de réunir ces trois choses : ordonner, donner et pardonner. Pour toute autre instance d'autorité cela serait une autodestruction. C'est là la puissance de l'amour en Dieu, l'Amour qu'est Dieu : Il nous accepte tels que nous sommes, longtemps avant que nous en soyons conscients et longtemps après que nous ayons fui loin de Lui. Car « en ceci consiste l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés le premier et qui a envoyé son Fils comme victime d'expiation pour nos péchés » (cf. 1 Jean 4, 10). Et encore ; « Mes petits enfants, je vous écris cela pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons un défenseur devant le Père, Jésus Christ, le juste ; car Il est, Lui, victime d'expiation pour nos péchés, et pas seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux du monde entier » (1 Jean 2, 1-2).

« La vérité vous rendra libres »

L'homme contemporain porte une blessure dont il est à peine conscient. C'est la crise de la vérité. Voilà des siècles qu'un défilé ininterrompu de systèmes philosophiques et d'idéologies a fini par plonger l'homme contemporain dans le scepticisme et la perplexité. « Où est la vérité ? » La question de Pilate est devenue la nôtre, celle de toute une civilisation. La quête même de la vérité a été abandonnée ; le chercheur est fatigué, las de poursuivre son chemin. L'homme a besoin d'un message vrai, d'un point d'ancrage. Car notre mal, ce n'est pas seulement le froid, ce sont encore les ténèbres.

Nous avons froid, bien sûr, c'est pourquoi nous recherchons les derniers feux allumés sur cette terre. Mais à quoi cela sert-il d'être au chaud, si l'on est dans les ténèbres? L'amour ne suffit pas, il faut encore et d'abord la vérité, sans quoi le feu n'est qu'un feu de paille. Au cœur du message chrétien est inscrit ce verset du psaume que chante la liturgie de Noël: « Vérité et miséricorde s'embrassent » (cf. Psaume 85, 11). C'est pourquoi, il nous faut retourner à la simplicité de l'Évangile et de la tradition, aux sources du message tel qu'il a été révélé par les prophètes et les apôtres, tel qu'il est prêché dans l'Église.

D'où viennent nos blessures? D'où vient notre manque de joie? François d'Assise n'avait pas d'autre Évangile que nous. Pourquoi alors fut-il tellement plus joyeux que nous? Parce que François s'en tient à l'Évangile tel qu'il est: *Evangelium sine glossa,* l'Évangile sans plus. En lisant l'Évangile, François laisse les marges en blanc et n'écrit rien en note. L'Évangile sans correction ou, comme il le dit, le texte sans commentaire atténuant. Alors advient la parole de Dieu, acérée comme une flèche que l'on reçoit en plein cœur. Elle provoque bien des blessures, mais celles-ci guérissent vite et bien. N'écrivons pas entre les lignes: nous empêchons la Parole de Dieu de nous guérir. Nous lui enlevons sa force thérapeutique.

Non que l'Évangile ne puisse recevoir d'explication ou de commentaire. Ceux-ci nous sont plus qu'utiles, et ils nous apportent lumière et compréhension. Mais est-ce de là que jaillira la joie? Quelle est sa source si ce n'est avant tout la simple obéissance de foi avec un cœur d'enfant? Peut-être François s'est-il souvent trompé en exégèse « scientifique »; mais il ne se trompait pas sur le sens profond de l'Écriture. Parce qu'il avait le cœur obéissant et parfaitement libre. Voilà pourquoi il comprenait ce que Dieu voulait lui dire à l'instant même. Mais il y a plus. François restait toujours au sein de la tradition vivante de l'Église. C'est là, au milieu des eaux de ce grand fleuve, qu'il accueillait cette parole. « Personne ne m'a montré ce que je devais faire, écrit-il dans son testament. Mais le Très-Haut lui-même m'a révélé que je devais vivre selon le saint Évangile. Je l'ai fait écrire en peu de mots, très simples, et le Seigneur Pape me l'a confirmé. »

On ne peut comprendre la parole de Dieu qu'en se plaçant dans le grand courant de la tradition vivante de l'Église; là se trouvent tous ces grands et ces petits, ces saints et ces pécheurs, savants et illetrés, pasteurs et petites gens, tous ceux qui ont écouté. La parole de Dieu n'est compréhensible que pour qui la reçoit dans le sein maternel de l'Église. C'est là quelle peut germer, être portée et nourrie, être protégée et sans cesse remise en équilibre. Comme un enfant dans le sein de sa mère...

Abandonner tout pour recevoir au centuple

Il y a d'autres causes de cette absence de joie chez l'homme contemporain. Elle provient aussi de ce que nous disons si peu « oui » à la parole de Dieu sous quelque forme qu'elle se présente. Ce premier oui, celui de l'humble écoute, est source de joie, de joie mariale. Or, nos cœurs sont souvent si tristes parce que notre « oui » est suivi aussitôt d'un « mais » qui le corrige. Ce « mais » est comme la pierre qui ne fait qu'obturrer la source de joie. Ce « oui, mais » rend toujours profondément triste. Voyons pourquoi?

L'homme est comme un arbre. Dieu l'a planté dans le jardin de sa création, solidement chevillé dans la terre, enraciné trois fois. Et nos racines sont le désir inné de possession, de sexualité, d'épanouissement du moi. C'est ainsi que Dieu nous a créés, comme nous le lisons à la première page de la Bible. Et avec le commentaire: « Et Dieu

vit que cela était bon. » Mais il va de notre arbre comme du ricin du prophète Jonas : il y a un petit ver qui ronge ses racines. L'arbre de Jonas avait poussé en une nuit ; il était bien solide et en bonne santé ; la nuit suivante, il s'est desséché. Il en est de même pour nous : voilà l'arbre solide et vert ; il est en bonne santé. Mais en une nuit tout peut changer. Pourquoi le désir d'avoir devient-il si vite une passion, poussée jusqu'à l'extrême ? Cette ruée incontrôlée vers l'argent, le sexe et l'expansion du moi n'est que porteuse de mort. Ce qui était bon en soi, et signe de santé, devient pathologique. De bonnes cellules se multiplient sans contrôle : c'est un cancer. Du même coup vient la douleur : ce qui devait rendre l'homme heureux l'enfonce dans la tristesse. Beaucoup de nos morosités proviennent de là : nous nous sommes enchaînés à tant de choses, au point d'avoir perdu cette pleine liberté du paradis. Le vieil homme s'est installé en nous. Quelque part nous portons une blessure, dès l'origine. Voilà la cause de notre manque de joie : l'arbre est bon, et les racines aussi. Mais... il y a le ver...

Et en même temps, nous ne pouvons nous empêcher d'être touchés par le radicalisme de l'Évangile ; c'est plus fort que nous : « En vérité, je vous le déclare : personne n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, enfants et champs, à cause de moi et à cause de l'Évangile, sans recevoir au centuple maintenant, en ce temps-ci maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et dans le monde à venir, la vie éternelle » (Marc 10, 29-30). Car le vieil homme ne peut étouffer en nous cet autre désir, latent mais fort, de devenir un « homme nouveau », engendré par l'Esprit. C'est pourquoi il y aura toujours des hommes qui marchent à contre-courant : pauvres, chastes et obéissants. Ils ont tout abandonné pour recevoir tout en retour et au centuple. Voilà que de nos jours même, le désert se repeuple et fleurit par un nouveau peuple. Ils y découvrent une autre joie.

A nos meilleurs moments, nous ne pouvons nous empêcher de chercher Dieu, comme la boussole qui pointe vers le Nord. Nous sommes signés dans l'âme et « Dieu a planté son œil dans notre cœur » (Sirac 17, 8). Car en deça même de notre liberté, nous sommes habités par un profond désir de Dieu : l'image tend vers Celui qui l'a faite et c'est à Lui que conduisent tous nos chemins intérieurs. « C'est Toi qui m'as formé les reins, dit le psalmiste, c'est Toi qui m'as tissé au ventre de ma mère. ... Mon âme, tu la connais si bien » (Psaume 139, 13-14).

Mais il y a plus. Par-delà toutes nos attaches aux richesses, nous portons, au plus profond de nous-mêmes, le goût de la sobriété et de la pauvreté. En deçà de l'agressivité et de la violence, se cache en nous une immense tendresse pour tous les hommes, pour tout ce qui est vivant. Tout exubérants et irréfléchis que nous soyons, nous sommes tous visités, à certaines heures, par cette tristesse ; l'Amour est si peu aimé. Et aussi trouble qu'il puisse être, notre œil conserve la nostalgie de la pureté et de la transparence. Sans doute, les Béatitudes ne sont pas nos premières aspirations ; elles n'en constituent pas moins notre nature seconde, celle que la grâce est en train de faire naître dans toute l'humanité, depuis que le Christ est ressuscité des morts. Il suffit de nous tenir ce langage des Béatitudes et notre cœur résonne de toutes ses fibres. Car nous sommes ainsi faits : c'est pour trouver Dieu que nous avons été créés.

Comme Élisée

Il y a bien d'autres blessures encore que celles que je viens d'énumérer : pensons aux problèmes du désarmement et de la paix, de la faim, du manque de liberté et de l'oppression, des droits de l'homme bafoués à tants d'endroits du globe. Je n'en ai pas parlé et je men excuse. Mais sans doute d'autres l'ont fait. Là aussi la foi chrétienne guérit. Pour ma part, j'ai voulu regarder les blessures dans le œur de l'homme d'où sort

tout ce qui est bon et ce qui est mauvais. Je voulais m'entretenir avec vous ce soir de la guérison intérieure.

Car le message chrétien, annoncé dans l'Écriture, recueilli et transmis par la tradition, prêché par l'Église, est une force de résurrection pour un monde en agonie. Alors qu'attendons-nous pour faire comme Élisée : « Il s'étendit sur l'enfant mort, mit sa bouche contre sa bouche, ses yeux contre ses yeux, ses mains contre ses mains, il se replia sur lui et la chair de l'enfant se réchauffa. Ses yeux s'ouvraient. Il dit à sa mère : Prends ton fils » (2 Rois 4, 34).

« *Église,*
Épouse du Christ !
Fais monter louange et actions de grâces
vers le Fils qui t'a donné le sang
grâce auquel chaque jour
tu es guérie avec tes enfants ! »

(Liturgie syrienne orientale.)

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 OCTOBRE

La Société Médicale Belge Saint Luc tiendra son assemblée Générale le samedi 20 octobre 1984 à Bruxelle.

Le thème général de cette réunion sera le problème des émigrés avec un rapport en néerlandais en et un rapport en français.

Confrère retenez dès maintenant cette date !

Création d'un centre de recherches bioéthiques à l'Université Catholique de Louvain

Prof. Dr. J. LEDERER

A l'initiative de chercheurs de différentes disciplines s'est fondé à l'Université Catholique de Louvain, au sein de la Faculté de Médecine, un Centre de Bioéthique Médicale.

Dés 1978, suscitées par les professeurs Godfraind et Ladrière des rencontres groupèrent des médecins, des philosophes, des moralistes. Les discussions portaient sur la logique de la recherche biomédicale, la définition logique du normal et du pathologique, éthique et génétique.

Très rapidement apparut la nécessité d'une réflexion multidisciplinaire et l'utilité de créer un centre d'études bioéthiques affilié à l'Université de Louvain où puissent se rencontrer non seulement les chercheurs de l'Université mais des personalités extérieures acceptant de contribuer à ces recherches.

Le mardi 3 avril 1984, le centre de Bioéthique rattaché à la faculté de médecine fut créé officiellement.

A cette cérémonie, outre le cardinal Danneels et Monseigneur Massaux, assistaient de nombreuses personalités du monde scientifique et des grandes institutions du pays.

Le professeur Godfraind, président du centre, ouvrit la séance en retraçant les différentes étapes de ses contacts avec les philosophes et les moralistes, avec les chercheurs des sciences médicales fondamentales et avec ceux des sciences cliniques, avec les chercheurs biologistes, mathématiciens, chimistes, physiciens.

Il rappela l'importance d'une réflexion sur les réalisations actuelles, qui il y a 30 ans eussent paru relever de la science fiction, et l'appui enthousiaste donné par certaines autorités religieuses tel le cardinal Luciani, peu de temps avant de devenir le pape Jean-Paul Ier.

Mais cette révolution médicale pose des problèmes éthiques, d'où la nécessité de la création d'un centre de réflexion.

Le doyen Sokal, doyen de la Faculté de Médecine, remercia les autorités et en particulier le cardinal Danneels, grand Chancelier de l'Université.

Il évoqua l'inquiétude du médecin devant ses nouveaux pouvoirs qui font chanceler les bases même de sa réflexion traditionnelle, surtout devant le fait que jamais rien ne l'empêchera d'assouvir sa soif inextinguible de connaissance.

Les progrès de la médecine viennent de ce que les chercheurs ont appliqué aux phénomènes de la vie les connaissances de toutes les disciplines scientifiques. Cette recherche interdisciplinaire a profondément modifié l'atmosphère des hôpitaux.

Les chimistes fournissent des substances dont quelques milligrammes modifient le comportement. Alors que pour le clinicien la finalité est le malade, l'intrusion des moyens les plus sophistiqués risque de dévier le but au profit des moyens.

Une réflexion sur la remise en cause des buts et des moyens s'impose aux chercheurs, aux cliniciens et aux enseignants qui n'arrivent plus à maîtriser tout ce qu'ils doivent enseigner. Le centre d'Etudes Bioéthiques doit être le miroir de cette réflexion.

Le cardinal Danneels tint à assurer les membres du centre de tout son appui. Il invita ceux-ci à accroître les connaissance de manière à renouveller une certaine image de l'homme que s'était faite la culture occidentale inspirée profondément par le christianisme. Cette promotion des connaissances doit dependant toujours s'accompagner de culture morale. L'acquisition de connaissances nouvelles ne pourra jamais qu'être bénéfique et pour l'Eglise et pour la Société.

Ce centre, par sa multidisciplinarité, doit être un laboratoire d'humanisation de la médecine. C'est l'Université Catholique qui est le mieux à même de mener à bien cette tâche parce qu'elle y intègre la relation avec Dieu.

Les nouveaux problèmes et les nouvelles questions obligeront les moralistes à apporter des réponses nouvelles, de manière à fonder valablement les positions éthiques.

L'Église perdrait de sa crédibilité en refusant d'étudier les problèmes brûlants même si certains les jugent explosifs. L'Église ne met aucun frein à la recherche. Tout en restant ferme sur le respect absolu de la vie humaine, elle ne refuse pas de considérer les problèmes nouveaux de la bioéthique, comme ceux par exemple de la manipulation génétique.

Le centre fait des recherches, et il doit les faire sans aucun à priori, il formule des hypothèses, mais il n'a pas pour mandat d'enseigner la doctrine de l'Eglise.

Il y a un discernement moral indispensable; il faut distinguer entre la correction de certaines anomalies et des tentatives pour créer des surhommes.

Je ne cesserai, a-t-il dit, de promouvoir et de défendre la liberté de recherche dans la rigueur de la méthode. Il faut cependant distinguer entre la recherche et la parole de l'Eglise; celle-ci a besoin des deux.

Le cardinal termine en invitant, au nom de l'Eglise, de s'engager dans des recherches dans le domaine de la biologie animale et végétale qui aboutissent à des applications pratiques utiles à l'amélioration de la production de vivres dans un monde qui a faim.

Monseigneur Massaux, recteur de l'Université, tint à remercier le cardinal Danneels, non seulement de sa présence mais de l'encouragement donné à l'activité de ce centre.

Il tint à souligner que le Conseil d'Administration de l'Université souvent confronté à des problèmes ardus dont les solutions sont prises laborieusement avait d'emblée et avec enthousiasme approuvé la création de ce centre interdisciplinaire.

C'est avec joie qu'il voit la naissance d'une structure qui loin d'être imposée d'en haut est née d'initiative prise à la base.

Il tint à mettre en relief quelques particularités de ce centre : son interdisciplinarité, conforme à la mission de l'Université, la révolution plus grande que toutes celles du passé suscitées par la biotechnologie; l'application de la bioéthique au Tiers Monde; l'ouverture sur toutes les professions de la Santé.

Il exprime enfin sa fierté de voir ce centre naître dans l'Université dont il est le recteur.

SAINT-LUC AU RWANDA

Dr. Jean VAN LAETHEM

Le dimanche 29 janvier 1984 eut lieu à Butare, Rwanda, un contact préliminaire entre une délégation de médecins Rwandais et des médecins belges de Saint-Luc sous la conduite du Dr. J. KLUYSKENS. Voici la liste des participants :

S.E. Mgr. J.B. Gahamanyi, Evêque de Butare
Dr. Venant Ntabonvura, Recteur de l'Université Nationale du Rwanda
Dr. Jean Gahungu, ophtalmologiste, Directeur de l'Hôpital Universitaire
Dr. Mbarutso Et., Chef du Service de Gynecologie
Dr. Nshimyumuremyi J.B., Chef du Service de Physiologie
Dr. Madame Mukantabana Spéciose, gynecologue
Dr. Nshimyumukiza Jothan, ophtalmologiste
Madame Mukamitsinda Marie-Thérèse, assistante sociale
Dr. Bigilimfura Laurent, médecin
Dr. J. Kluyskens, ophtalmologiste, président du F.E.A.M.C.
Dr. J. Van Laethem, opthalmologiste

La réunion eut lieu au centre épiscopal de Butare, sous la présidence de Monseigneur Jean-Baptiste Gahamanyi, Evêque de Butare.

Le Dr. J. Kluyskens fit un exposé sur l'histoire, le but et l'activité actuelle des groupements de médecins catholiques belges, européens (F.E.A .M.C.) et internationaux (F.I.A.M.C.). Lors des trois séances préparatives les médecins rwandais avaient pris connaissance des statuts des différentes organisations ainsi que de diverses revues et documentations.

Le professeur Venant Ntabonvura, Recteur de l'Université Nationale du Rwanda, mit l'accent sur l'utilité d'une association de médecins catholiques dans son pays et sur la nécessité que leur association soit fondée sur une base solide et durable. Ainsi fut-il décidé de rédiger des statuts propres, adaptés à la situation spécifique au Rwanda.

Tenant compte du nombre limité de médecins au Rwanda, il fut envisagé d'associer à leur activité des personnes affectées aux professions paramédicales.
Le soutien de l'Association belge des médecins de Saint-Luc fut accepté avec grande satisfaction.

Pendant la première phase ce soutien pourra consister en la distribution de la revue Saint-Luc et en la publication d'articles de médecins rwandais.

La possibilité de participation d'un représentant rwandais aux congrès des fédérations européennes (F.E.A.M.C.) et internationales (F.I.A.M.C.) fut envisagée.

Les participants à la réunion considèrent leur future association comme un foyer d'étude et de discussion destiné à chercher une réponse aux problèmes d'éthique et de normale avec lesquels ils sont journellement confrontés; ils veulent les résoudre dans l'esprit de la foi chrétienne.

Nous sommes pleins d'espoir que ce premier contact entre médecins cathoiiques rwandais et belges sera le point de départ d'une collaboration féconde. Le soutien des autorités religieuses du pays nous est acquis, comme l'a souligné avec sa grande bienveillance Mgr. J.B. Gahamanyi lors de la réception qu'il offrit à cette occasion.



Remise de don de la ville de Gand à Monseigneur Gahamanyi éveque de Butare par le Dr. J. Kluyskens

La maladie redemptrice

Nous médecins nous conduisons trop fréquemment comme des techniciens de la santé, nous attachant trop exclusivement à l'aspect biochimique et aux modifications anatomiques que la maladie entraîne chez les patients qui se livrent à nous. On se rend compte de plus en plus des relations qui existent entre les facteurs psychologiques et l'évolution de la maladie. C'est ce qui fait le succès de la psychanalyse qui hélas tend trop souvent aussi à être appliquée comme une technique.

Pouvoir apprécier les états d'âme du patient appartient à cette sensiblité qui caractérise l'honnête homme au sens qu'on lui donnait au XVIIIème siècle, mais cela exige que le médecin consacre un temps suffisant à converser avec son patient et ne se limite pas à la recherche des signes objectifs de la maladie. Si la plupart sont d'accord sur ce principe, combien l'appliquent-ils du moins régulièrement ?

Mais que dire des facteurs spirituels où intervient un autre interlocuteur, le Bon Dieu. Nous sommes tellement habitués à voir les patients atteints d'une maladie se révolter contre leur sort que nous perdons souvent de vue l'effet rédempteur que la maladie, que la souffrance peut susciter chez certains d'entre eux. C'est pourquoi il m'a paru opportun de publier avec sa permission le témoignage émouvant apporté par une malade à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle chapelle de la clinique Saint Jean à Bruxelles.

Mais ceci doit susciter en nous, médecins chrétiens, une réflexion. N'avons-nous pas un rôle à jouer pour favoriser de telles rédemptions ? C'est dans le silence de la nuit, durant lers heures de veille douloureuse que nos paroles peuvent réveiller une conscience et transformer une révolte en espérance.

J.L.

C'est avec une certaine confusion et un sentiment d'indignité que j'ai accepté de porter ce témoignage, mais il m'a semblé devoir le faire, ayant beaucoup reçu, j'ai estimé qu'il était de mon de voir de donner, ce qu'il était en mon pouvoir de donner.

Il est difficile de témoigner sans parler de soi, sans livrer ce qui paraît le plus difficile à exprimer; aussi je fais appel à votre indulgence si ce que je vais dire est oncohérent et mal formulé.

Qu'est ce que la foi et mes convictions religieuses ont représenté et représentent encore pour moi dans mon cheminement de malade?

Si cette question m'avait été posée au départ, j'aurais eu envie de hausser les épaules et de dire à quoi bon, qu'est ce que cela peut changer? C'est ma force à moi, mon énergie à moi, moi toute seule je suis capable d'y faire quelque chose, retirée à l'intérieur de ma forteresse, je me battrai.

est possible, savoir que tout ce que l'on croyait force n'est pas force, que toutes les théories qu'on a pu échaufauder sont vaines, et puis réaliser que les débris épars peuvent servir à construire si je les remets entre les mains de Dieu. Savoir que le stoïcisme est insuffisant, et l'amertume néfaste.

Laisser tomber de ses mains ce qui est inutile, les vider pour les joindre, apprendre à dire oui, essayer de se réunifier. Se désencombrer pour faire de la place à Celui qui peut suppléer à ma faiblesse, devenir plus simple, laisser s'établir un dialogue.

Comprendre que se mettre en route c'est déjà poser un jalon, c'est déjà aller vers la lumière, trouver un aliment à cette grande faim qui est en soi.

Réaliser que la prière n'est pas une humiliation ou une forme de mendicité, ne plus dire je ne veux pas, ou cela ne sert à rien mais que c'est une démarche vers la foi.

Mon premier geste a été un signe de croix fait attentivement péniblement, presque en pleurant.

Recevoir la communion et croire qu'elle est nourriture. Assister à la célébration eucharistique et essayer de comprendre qu'il y a un échange avec Dieu qui m'attend.

Il est difficile de formuler et d'expliquer mais là s'ouvre un passage pour Celui qui est vie et force.

Lire un psaume, un texte de la Bible, sans qu'apparemment rien ne pénètre, mais le faire, et puis devenir peu à peu réceptive.

Rester ouverte aux autres, acepter que l'on vous aide, ne pas faire l'enfant gâtée, savoir sourire.

Peut-être me direz-vous qu'une forme d'humanisme, une certaine philosophie, ou une forme d'altruisime peuvent aussi donner une armature, je l'ai longtemps pensé, mais j'ai longtemps pensé, mais j'ai échoué lamentablement.

Tout ce que j'énonce ainsi à l'état brut et peut-être sans cohérence m'a soutenu dans des moments très difficiles. Tant il est vrai que plusieurs réactions sont possibles, voir la situation avec amertume et ressentiment, abandonner et être fataliste ou bien se dire c'est pénible et douloureux et grâce à une attitude et à un mouvement inspiré par la foi, faire de l'obstacle un point de départ, respirer autrement et à une autre altitude. La foi m'a aidée à accepter, à porter les difficultés, à collaborer et à vivre.

Dieu est une lumière qui permet de retrouver des ressources intérieures qui donnent l'espérance.

Je dois à la vérité de dire que ce parcours ne sa fait pas à l'allure du TGV mais à l'allure d'un omnibus; il y a une démarche à renouveler chaque jour, essayer de faire en sorte, que mon corps et ma sensibilité exacerbée ne soient pas un obstacle à mon esprit.

Essayer de répondre, non seulement en paroles mais en actes, comprendre sous le regard de Dieu, et non dans l'optique de mes propres calculs.

Je te demande Seigneur la grande force pour pouvoir soutenir cette petite journée, pour faire sur le grand chemin vers Toi, un petit pas en avant

Je me suis battue longtemps, obstinément et stupidement contre le mal qui me rongeait, toute seule orgueilleusement repliée sur moi-même, avec comme aboutissement : la déroute.

Se rendre compte qu'il faut faire face à une hospitalisation qui pourrait être longue, ce n'est pas aussi évident. Alors malgré toute la gentillesse de l'accueil, toute la compétence qui vous entoure on bascule brusquement dans un autre univers, une lame de fond submerge tout ce qui était « avant ».

Durant des semaines et des semaines j'ai du être ce qu'on appelle une « patiente », mais alors il s'avère qu'il est plus facile de sauver la face vis-à-vis des autres que de soi-même.

Lorsqu'on est sérieusement atteint par la maladie, toutes sortes de choses changent en soi, vulnérabilité, lassitude, angoisse, des questions se bousculent et restent au départ sans réponse.

Le corps fait mal et est douloureusement présent, être dépendante, privée de ses activités habituelles, tout cela fait beaucoup de bruit à l'intérieur, et il fait très froid !

Il semble qu'on n'est plus bon à rien, que tout est gâché. Comment en sortir. Marie Noël a dit : « Il (Dieu) a fait un chemin pour toutes les heures ».

Mais comment trouver le chemin ?

Je savais que j'avais besoin d'aide médicale et que mon corps devait être soigné, mais il faut répondre aux efforts de ceux qui vous soignent, et tout ce qui s'agitait en moi, dans mon cœur, dans mon esprit, une impression de faillite vis-à-vis de ce qu'orgueilleusement je considérais comme ma sagesse, ma force, ne créait pas de conditions très favorables. Nous ne sommes pas coupés en deux, tout s'imbrique tellement l'un dans l'autre.

Je me souviens d'avoir lu un jour quelque part à peu près ceci « si le Tout-Puissant nous avait voulu ainsi, il aurait fait de nous des bipèdes, portant leur âme dans un sac, autour de leur cou ».

Grâce à beaucoup d'aide et d'écoute attentive animée par et imprégnée par la foi, une brèche s'est ouverte.

La foi qui sommeillait en moi, recouverte de scories accumulées par les circonstances de la vie, ressurgissait et mettait des balises sur le chemin difficile, une osmose se produisait. Ce qui renaissait en moi répondait à une aspiration profonde, essentielle, on se laisse envahir par tant d'exigences, Dieu paraît parfois tellement lointain et l'espérance si peu évidente, mais un proverbe portugais ne dit-il pas « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ».

Lentement j'arrivais à croire qu'il était là présent, que moi j'avais fermé la porte, mais que mon nom était inscrit dans la paume de sa main.

Voir le déroulement de son histoire sous le regard de Dieu. Retrouver une vérité de soi, reconnaître et accepter sa faiblesse, savoir être vrai, laisser tomber le masque, pour soi tout seul c'est terrifiant, il y a tant de zones obscures, mais savoir que Dieu m'accepte tel quel.

Reprendre conscience d'autre chose que de soi et de son mal. Sentir qu'on en a assez de soi-même, avoir l'impression que quelque chose est fini, mais qu'autre chose

Seigneur donne moi le courage de changer les choses que je peux changer,

La sérénité d'accepter celles que je ne peux pas changer et la sagesse, de comprendre la différence entre les deux.

Tout être dans le monde a dit Teillard de Chardin, est quelque part sur la pente qui monte de l'ombre vers la lumière.

Merci de m'avoir écouté, alors que comme Job, j'ai parlé sans intelligence de merveilles qui me dépassent.

Permettez moi encore quelques mots pour exprimer toute ma gratitude à l'équipe pastorale qui n'a cessé de cheminer avec moi.

A.R.

APPEL

Face à l'extrême urgence qu'impose l'extermination quotidienne de dizaines de milliers d'êtres humains du fait de la faim, de la malnutrition, du sous-développement et du fait de l'absence de volonté politique des Etats et autres forces de pouvoir dans le monde d'y mettre fin dans les plus brefs délais;

Compte tenu du tournant politique et des valeurs affirmés par le vote unanime au Parlement de résolutions et d'une loi engageant la Belgique à réaliser d'urgence l'objectif d'assurer la survie des personnes menacées d'extermination dans les régions du monde où les taux de mortalité dus à ces causes sont les plus élevés;

Nous demandons que conformément aux résolutions parlementaires sur le Manifeste-Appel des Prix Nobel en application desquelles une première loi et un premier crédit ont été votés:

— une région à haute mortalité soit immediatement chosie;
— un plan d'urgence intégré d'attaque simultanée de toutes les causes de mortalité soit élaboré sans délai aucun pour la région en question;
— que tous les moyens et toutes les ressources humaines et matérielles nécessaires, y compris la totalité du premier crédit de 10 milliards de francs belges prévu par la loi de survie, soient d'ores et déjà mobilisés et imméditatement mis à dispisition de l'autorité chargée de la mise en pratique du plan de réduction des taux de mortalité afin qu'il puisse être tout de suite mis en œuvre intégralement de façon efficace et sauver durablement un maximum de vies dans un minimum de temps;
— que l'opération soit conçut et menée de façon telle à garantir la sécurité alimentaire à long terme des populations concernées et leur permettre d'assurer pleinement leur propre processus de développement;
— que toutes les initiatives nécessaires soient prises, budgétaires, politiques et diplomatiques, tant au plan national qu'international, pour que soient effectivement sauvées de l'extermination plusieurs millions de vies dans les douze mois.

Aidez-nous par vos signatures, vos initiatives, vos dons. Informer coûte. Sans vos dons nous risquons la paralysie. Pour informer, agir, sauver ces vies, votre soutien est vital.

Food and Disarmament International est l'association indépendante officiellement reconnue par la loi belge qui coordonne la campagne internationale contre l'extermination par la faim, voulue par 80 lauréats du Prix Nobel.
Rue Marché-aux-Poulets 30 - 1000 Bruxelles. Tél.: 217.82.25 - CGER 001-1614176-75

Le prix ASSUBEL de Médecine

Créé en 1970 pour encourager la recherche scientifique médicale belge, le prix biennal Assubel pour 1983 a été décerné le mecredit 7 mars au Palais des Académies en présence de sa Majesté la Reine aux Docteurs Kornitzer de l'U.L.B., De Backer de la R.U.G. et De Meyts de l'U.CL.

Ainsi par la création de son prix, Assubel a contribué à stimuler la recherche dans les Universités Belges.

Six prix scientifiques quinquenaux du F.N.R.S.

Le F.N.R.S. décernera au cours de l'année 1985 six prix quinquenaux, chacun d'un montant de 2.000.000 frs pour la période 1981-1985. Ils sont destinés à des chercheurs méritants et ne peuvent être partagés.

Deux d'entre eux intéressant les médecins seront attribués par le F.R.S.M., il s'agit du prix scientifique Joseph Maisin et du wetenschappelijke prijs Joseph Maisin.

Les candidatures présentées par 3 à 5 savants dont 2 au moins doivent être belges seront adressées au secrétaire général du F.N.R.S., 5 rue d'Egmont à 1050 Bruxelles au plus tard le 15 XII 84.

Le prix scientifique UPJOHN

Le F.N.R.S. en accord avec la firme Upjohn décernera en 1984 un prix de 300.000 frs pour un projet de recherche dans le domaine des aspects neuropsychologiques du processus du vieillissement.

Les candidatures doivent être introduites auprès du secrétariat du F.N.R.S., 5 rue d'Egmont à 1050 Bruxelles.